

**Quelques réflexions sur l'holophrase
dans l'autisme et la psychose chez l'enfant.**

Christian Dubois

(71) Ce travail a été réalisé dans l'après-coup d'une expérience institutionnelle avec des enfants psychotiques et autistes.

Autisme: Parce que c'est un mot descriptif, presque phénoménologique, c'est sans doute un mauvais terme.

Cependant, une fois repéré avec Lacan le champ des psychoses déterminé par la forclusion du Nom-du-père, il convient de tenter de rendre compte de ses différentes formes. Et l'autisme primaire (repéré par Kanner) pose à cet égard quelque difficulté.

Le terme de schizophrénie infantile n'est plus que rarement utilisé actuellement. Sans doute l'absence du développement de la vie imaginaire, la rareté des hallucinations et délires chez les autistes ont-elles contribué à l'abandon de ce terme. Cependant, on verra que quand ces enfants s'engagent à être concernés par un manque dans l'Autre, ils y répondent de façon proche de celle du schizophrène.

(72) Le fait que **Lacan** ait abordé la psychose à partir de la paranoïa nous a sans doute rendu plus difficile encore l'abord de l'autisme primaire. La forclusion du nom-du-père reste bien sûr un repère essentiel. Mais on comprendra néanmoins que l'approche de l'autisme par ce concept forgé par **Lacan** à partir de la paranoïa (soit la psychose qui me paraît le plus s'aloigner de l'autisme) puisse amener à rechercher un autre fait de la structure susceptible d'en rendre compte.

L'holophrase, introduite par **Lacan** dès le S. I et repris dans les S. VI et XI peut paraître à cet égard éclairante. Notons que quand Lacan reprend ce concept dans le S. XI, il le fait au cours de leçons où il approfondit le rapport du sujet et de l'Autre.

La naissance du sujet: le sujet et l'Autre

Dans une perspective lacanienne, celle-ci ne peut être envisagée qu'avec l'introduction de la dimension de l'Autre qui commande deux opérations essentielles: l'aliénation et la séparation.

Un sujet ne s'impose au monde, nous dit Lacan, que de ce qu'il y ait dans le monde des signifiants qui ne veulent rien dire et qui sont à déchiffrer.

Or, un principe de division a lieu dans le langage: un Sa, représente le sujet pour un autre Sa. et ne trouve donc signifier quelque chose que par le renvoi à autre chose, à un autre signifiant, voire à toute la chaîne signifiante.

C'est ce fonctionnement qui entraîne la division originaire du sujet et l'aliénation.

"*L'aliénation est le fait du sujet*" (Ecrits, p. 840). Elle n'est pas le fait que le sujet est condamné à surgir au champ de l'Autre, mais dans cette division propre au langage (1). Cette division étant de ce fait le "*mode d'apparition*" du sujet. D'où l'effet d'aliénation là où le(73) sujet apparaît produit par un énoncé, il disparaît comme non-sens: produit en fait que quelques "*insignifiants*".

"*Le Sa se produisant au lieu de l'Autre non encore repéré y fait surgir le sujet de l'être qui n'a pas encore la parole, mais c'est au prix de le figer*" (Ecrits, p.)

Ce que **Lacan** met en évidence, c'est le "facteur léthal", l'effet d'aphanisis, facteur qui intervient chaque fois que la mort entre en jeu. Elle entre en jeu comme effet aphanisique du signifiant binaire. Elle est inscrite par là.

C'est aussi elle qui préside au développement de l'imaginaire dans la relation narcissique où est toujours vécue cette dérélition, cette disparition du miroir.

Or, en l'absence de ce choix de l'Autre, est-ce comme **C. Calligaris** en fait l'hypothèse, la mort réelle qui survient ?

Sans doute faudrait-il alors se demander dans les cas d'avortement spontané ou de "mort subite", si nous pouvons saisir un "refus" du choix du désir de l'Autre; le discours de l'Autre présenterait-il dans ce cas quelque particularité de ne pouvoir offrir sa division au repérage de l'enfant ? On voit cependant que ceci sert mon propos d'interroger des formes cliniques, telles l'autisme primaire, certaines formes de débilité sans accès au langage... qui semblent "ignorer" l'Autre bien davantage que d'autres formes de psychoses.

Alors que le devenir psychotique ne semble en effet pas lié à l'impossibilité du choix de l'Autre, l'autisme est peut-être une tentative de refuser ce choix, de refuser de naître dans sa division. L'autisme, comme le propose Calligaris, viendrait alors témoigner d'une tentative de se maintenir dans l'inexistence pour éteindre toute faille en l'Autre.

Cet effet mortifère du signifiant binaire, est-ce réellement que l'autiste le vit, est-ce ainsi qu'il faut entendre que, parmi les autistes primaires que j'ai rencontrés, plusieurs d'entre eux aient été très (74) précocement déclarés mourants ou condamnés à brève échéance ?

Ce qui est en jeu dans l'aliénation c'est donc le choix de cette division, choix qui présidera au passage à la deuxième opération: la séparation.

"*C'est en tout cas sous l'incidence où le sujet éprouve dans cet intervalle Autre chose à le motiver que les effets de sens dont le sollicite un discours, qu'il rencontre effectivement le désir de l'Autre, avant même qu'il puisse seulement le nommer désir, encore bien moins imaginer son objet*" (Ecrits, p. 843).

Restons encore au niveau de l'aliénation pour nous demander quel est l'Autre de l'aliénation ? L'Autre non encore repéré... soit un Autre indéterminé... un Autre logique. L'effet de division logique propre au langage est en effet propre à la logique signifiante.

Soit un Autre auquel il n'est encore supposé aucune détermination: aucun sujet, aucun corps, aucun manque. A ce moment, il me semble en effet judicieux de remarquer avec **C. Calligaris**: "*Ca désire*

donc dans l'Autre par principe logique et non parce que ça manque".

Ce qui est donné à repérer au futur-sujet, au sujet à advenir, c'est cet intervalle qui fonde l'existence "du désir dans l'Autre", du désir indéterminé (C. **Calligaris**), c'est-à-dire dont les coordonnées échappent par opposition à "le désir de l'Autre" qui nécessite qu'à cet Autre on ait donné quelque détermination.

La structure logique de l'aliénation est celle d'un "vel", constitué de telle manière "qu'il impose un choix entre ses termes qu'à éliminer l'un d'entre eux, toujours le même quel que soit ce choix" (Ecrits, p. 841).

Si naître sujet consiste donc à "choisir" de naître dans cette division, choisir que ce désir me concerne et du coup me fait disparaître, si l'Autre m'intéresse au niveau de son hétérogénéité pour savoir ce qui lui manque, pour trouver ce qui me manque et cause mon désir, **Lacan** note qu'il n'y a pas de réponse ultime en terme de (75)signifiant: pas de signifiant ultime qui viendrait répondre au "que me veut l'Autre".

C'est bien là le seul manque de la chaîne signifiante, manque d'un signifiant qui se désignerait lui-même. D'où le passage à la seconde opération: la séparation.

La première réponse donnée au "que me veut l'Autre", à l'indétermination de son vœu, c'est: "il veut ma perte". C'est la première façon de lui donner une détermination. C'est donc se proposer comme perte à ce vœu repéré dans l'intervalle S1-S2, ce qui peut prendre des formes cliniques très différentes: très communément des fantasmes ou rêveries de sa propre mort pour imaginer ses parents en deuil de soi, l'anorexie, jeux d'enfants...

Force est de remarquer que l'autiste n'a pas accès à cette séparation de la chaîne signifiante.

"Cette fonction - la séparation - ici se modifie d'une part prise du manque au manque, par quoi le sujet vient à retrouver dans le désir de l'Autre son équivalence à ce qu'il est comme sujet de l'inconscient. Par cette voie, le sujet se réalise dans la perte où il a surgi comme sujet de l'inconscient par le manque qu'il produit dans l'Autre, suivant le tracé que Freud découvre comme la pulsion la plus radicale et qu'il dénomme: «pulsion de mort» (Ecrits, p. 842).

C'est donc dans l'après-coup où le sujet retrouve ce qu'il était comme perte, qu'il va se "réaliser". La séparation peut donc être lue comme la mise en place du fantasme, comme réponse à l'indéterminé du désir de l'Autre.

Opération par laquelle le sujet vient à interroger ce désir et constituer son désir comme désir de l'Autre. Y placer son propre manque "sous la forme qu'il produirait chez l'Autre de sa propre disparition" (Ecrits, p. 842) nécessite de donner corps à l'Autre et corps manquant, opération dont l'enjeu est le circuit pulsionnel lié à la pulsion de mort, manque à combler pour que la jouissance de l'Autre soit.

(76) Il s'agit ici de transformer la faille du langage en un manque inscrit dans le corps; mais encore passer du corps-organe au – de la castration. Le sujet étant ici à repérer au niveau de sa propre perte corrélaté à l'objet a.

L'holophrase du 1er couple de signifiants

Dans le séminaire XI, Lacan reprend la question de l'holophrase après avoir étudié l'aliénation et la séparation.

"Lorsqu'il n'y a pas d'intervalle entre S1 et S2, lorsque le premier couple de signifiants se solidifie, s'holophrase, nous avons le modèle de toute une série de cas - encore que, dans chacun, le sujet n'y occupe pas la même place.

X	S1
O.s,s',s'',s''',...	S (i (a,a',a'',a''',...))
S2	
	O.s,s';s'';s''',...: suite des sens. i(a,a',a'',a''',...: suite des identifications

"C'est pour autant que, par exemple, l'enfant, l'enfant débile, prend la place, au tableau, en bas et à droite, de ce S, au regard de ce quelque chose à quoi la mère le réduit à n'être plus que le support de son désir dans un terme obscur, que s'introduit dans l'éducation du débile la dimension psychotique" (S. XI, p. 215).

Que peut être cette holophrase, quelle saisie clinique apporte-t-elle ?

On trouve au "Robert": Holophrasique: (holo: entier et (77)phrasis: énoncé) se dit d'une langue dans laquelle une phrase entière s'exprime par un seul mot ou mot-phrase.

Lacan reprend l'idée de **Maud Mannoni** (L'enfant arriéré et sa mère), mais en insistant sur le fait que la fusion, fusion du "corps de la mère et celui de l'enfant" sont à prendre au niveau de l'holophrase du premier couple de signifiants. La fusion est celle de S1 et S2.

L'holophrase, en tant qu'elle est la prise en masse de la chaîne, vise le procès de l'aliénation et de la séparation.

Dans le séminaire sur le désir, **Lacan** évoque l'holophrase quand il commente son graphe: elle est à situer au niveau de l'énoncé. Elle est quelque chose qui participe de l'unité de la phrase, de sa solidité. Elle a un nom: c'est l'interjection, *Mot invariable pouvant être employé isolément pour traduire une attitude affective du sujet parlant* (Robert). Il s'agit donc bien de la non dissociation du sujet de l'énoncé et du sujet de l'énonciation qui n'existe pas à son niveau. Evoquant une foule qui crie "du pain", **Lacan** note que le sujet est réduit à l'émetteur, il est tout entier dans ce cri: du pain suffit à le désigner. "C'est le sujet en tant que ce besoin qui sans doute doit passer par le défilé du signifiant en tant que besoin est exprimé d'une façon déformée mais du moins monolithique, à ceci près que le monolithe c'est le sujet lui-même à ce niveau qui le constitue" (Lacan, S. VI).

Le sujet n'est pas ici produit par un signifiant pour un autre signifiant, par un signifiant un de l'opposition à un autre signifiant, il est ce monolithe, c'est-à-dire qu'il n'apparaît pas comme aphanisis mais lourd d'un sens qui l'étouffe.

La séparation d'avec le signifiant est devenue impossible: l'enfant ne peut trouver le point faible de l'articulation signifiante, ni offrir son propre manque au désir repéré dans l'intervalle S1-S2; c'est au contraire à la prise en masse de la chaîne qu'il a à faire et non plus (78) au désir mais à la jouissance de l'Autre non barrée par la loi.

Il m'a paru intéressant de distinguer l'holophrase en tant qu'on pourrait la situer radicalement au lieu de l'Autre dans l'autisme primaire des effets holophrasiques quand l'absence de coupure paternelle rend impossible la symbolisation de l'énigme du désir de la mère cependant repéré.

L'opposition des stéréotypies aux jeux répétitifs est à cet égard éclairante.

Le jeu de la bobine peut apparaître comme exemplification de l'alinéation et de la séparation. Devant le trou de l'absence de sa mère, l'enfant se soutient de deux signifiants qu'il oppose: Fort et Da. Le sujet, nous dit **Lacan**, est là à repérer dans "*ce petit quelque chose du sujet qui s'en détache tout en étant encore bien à lui*", dans la bobine, objet a. Il se présente dans cette disparition.

Répétition du départ de la mère comme cause d'une Spaltung du sujet.

Dans son opposition signifiante, dans sa mise en acte d'une division subjective, le Fort-Da constitue une symbolisation primaire, véritable enregistrement de la perte où ce qui a été perdu se retrouve dans le langage. Il s'oppose donc à la stéréotypie repérable dans l'autisme en tant que celle-ci n'est cause d'aucune Spaltung et ne donne lieu à aucun développement de l'imaginaire. Et on sait combien ce défaut d'imaginaire est caractéristique de l'autisme.

Par cette inscription d'une perte, quelque chose est institué: c'est une subjectivation à un niveau primitif, premier. Elle consiste à la poser (la mère) comme être primordial là ou non. (Lacan: Formations de l'inconscient).

Il s'agit donc bien de supposer un sujet à un Autre logique. Remarquons que, faute d'attribuer un \$ et un corps à cet Autre, aucun développement de l'imaginaire (79)n'aura lieu.

Il m'a semblé intéressant d'opposer ce premier enregistrement, cette première subjectivation à l'holophrase.

Notons que si l'holophrase, située ainsi au lieu de l'Autre désigne cette absence de symbolisation primordiale, elle se situe avant tout recours possible - ou impossible - à la métaphore paternelle telle que **Lacan** la formule dans "*D'une question préliminaire...*" p. 537: "*... la métaphore du Nom-du-Père, soit la métaphore qui substitue ce Nom à la place premièrement symbolisée, par l'opération de l'absence de la mère*".

Elle semble donc s'opposer au jugement d'attribution freudien: ce qui n'est pas là ne s'inscrit pas, cesse d'exister, n'est pas.

L'holophrase de S1 et de S2 rend donc le fonctionnement métaphorique et métonymique de la chaîne signifiante impossible. Aucun recours possible à une substitution signifiante, à ce fonctionnement signifiant qui vise une différence absolue.

L'holophrase serait plutôt, non le monde de la différence mais celui de l'homogène. Ainsi, faute de pouvoir renvoyer à une coupure "antécédente" au lieu de l'Autre, l'opposition signifiante du Fort-Da devient stéréotypie, et aucun sujet ne naît au symbolique.

Elle permet sans doute de concevoir que non seulement aucun énoncé ne vient se détacher du reste des énoncés pour venir occuper une place maîtresse (2) mais qu'aucun signifiant ne vient "à la place de", à la place d'une absence comme ce peut être le cas quand il n'y a aucun accès au langage. Ainsi, l'absence de langage et l'écholalie caractériseraient le mieux l'autisme primaire en tant que référés à l'holophrase au lieu de l'Autre.

Absence de langage ou présence d'un seul mot. Je songe notamment à un enfant qui ne disait que maman. A toute question il ne répondait que cela, en présence ou en l'absence de sa mère. N'était-ce pas comme si son monde (80)n'était pas divisé, pas deux mais un. Maman voulait tout dire, c'était la réponse à tout, assurait à lui seul la fusion et protégeait du manque.

La constitution d'un mot ou d'un signe qui désignerait une absence est parfois le premier effet du

travail que peut faire un analyste avec ce type d'enfants. A mon grand étonnement, ainsi, un enfant pour lequel plusieurs années de rencontres bihebdomadaires n'avaient pas fait bouger la symptomatologie, vint m'attendre et regarder par le trou de la serrure mon bureau désormais vide après mon départ de l'institution.

L'écholalie me paraît se rattacher à l'holophrase en tant qu'elle est l'échec de la dialectisation propre au langage, qu'elle est un discours qui vient directement de l'Autre, sans aucune inversion et ce de la façon la plus radicale.

Il a... ne se renverse jamais en un je..., aucune différence entre le sujet de l'énonciation et celui de l'énoncé n'y est repérable. Elle ne tient peut-être au langage que parce qu'elle se rattache à la nomination, mais une pure nomination, univoque: des mots sur les choses. Cette dénomination a ceci de particulier qu'elle démontre l'échec de cette fonction démonstrative du nom propre: aucun renversement, aucune translittération ne s'y opère: le mot reste signe de la chose.

Prenons l'exemple - fréquent - d'un enfant qui, pour tout désarroi (ce pouvait être une simple question) répétait "*T. veut de l'eau*". Ritournelle cent fois répétée et accompagnée le plus souvent d'un acte de mutilation: s'arracher les cheveux.

On y voit sans doute une ébauche de "*désigner autre chose*" (ce n'est pas la soif qui le faisait parler ainsi) mais sans qu'on puisse dire que "*T. veut de l'eau*" symbolise le trou vécu en lui à ce moment, mais bien plutôt serait une tentative de boucher un réel par un signifiant holophrasé. *T. veut de l'eau*, comment l'écrire, puisqu'il n'écrit, n'inscrit rien du désarroi de T. à ce **(81)**moment. On ne peut qu'être touché par cet effort pathétique pour que cet énoncé venu d'un autre se détache de son contexte et vienne servir à nommer ce manque vécu.

Que dire du corps de l'Autre sinon que dans l'autisme faute de castration imaginaire, faute qu'un énoncé soit venu donner corps manquant à l'Autre, celui-ci apparaît sans doute plein.

Faute que la séparation avec une chaîne signifiante se soit opérée (cfr. l'écholalie), l'autiste témoigne d'une aliénation totale, d'une emprise absolue du signifiant sur son corps. C'est ce que **Maud Mannoni** décrit dans "*L'enfant arriéré et sa mère*", p. 61:

"Nous avons vu à quel point l'enfant retardé et sa mère forment à certains moments un seul corps, le désir de l'un se confondant avec celui de l'Autre, si bien que tous deux semblent vivre une seule et même histoire. Cette histoire a pour support, sur le plan fantasmatique, un corps atteint, dirait-on, de blessures identiques, qui ont pris marque signifiante".

Ce que **Lacan** nous propose dans le S. XI, c'est de cerner plus rigoureusement cette prise directe des signifiants maternels holophrasés, non dialectisés sur le corps de ces enfants.

Ces enfants se bouchent les oreilles, les yeux... ou les trous des W.C.....

Songeons à ces phénomènes d'automutilation si fréquents en réaction à la disparition dans la réalité de leur mère ou d'un éducateur, ou à ces enfants qui entretiennent indéfiniment une blessure.

Tel enfant atteint d'un fort strabisme et d'une déficience visuelle importante qui devait l'empêcher de distinguer visuellement le monde était beaucoup plus enclin à se mordre quand on l'encourageait à porter ses lunettes pour y voir clair...

Ces enfants ne semblent-ils pas vivre leur corps comme troué, morcelé lorsqu'ils ont à faire face, à répondre à une absence réelle ?

(82)En plus des phénomènes d'auto-mutilation, on peut aussi facilement repérer une série de

comportements auto-érotiques (relevant de la stéréotypie) qui ne se centrent pas seulement autour des zones érogènes telles qu'elles sont décrites chez le névrosé. On note par exemple chez les tout jeunes enfants autistes un surinvestissement de la motricité fine, un phénomène de la contemplation des doigts...

C'est en effet la mutation de leur corps en un corps signifiant, marqué par le signifiant qui semble faire problème et rien ne semble inscrire sur le corps la zone érogène.

C'est son corps tout entier zone érogène, ou tout à fait morcelé ou encore n'importe quelle partie de son corps que ces enfants auraient à offrir à la jouissance de l'Autre. Leur corps restant ainsi un lieu soumis à l'effraction de la jouissance faute de l'avoir condensé dans un objet qu'on abandonne.

Dans l'holophrase, la structure de la phrase est conservée mais le sujet, nous dit **Lacan**, est réduit à n'être plus qu'objet a, produit comme objet cause du désir. Remarquons qu'elle ne fait pas de l'Autre un demandeur, marqué par la castration. N'a-t-on pas bien plutôt un Autre qui saurait parfaitement ce qu'il en serait de sa jouissance et qui, en quelque sorte, l'exigerait comme son dû ? Modification donc de la demande qui ne serait plus qu'injonction ou qui ne serait plus articulée. Il me semble d'ailleurs que placées à cette position, les institutions n'ont pas toujours su se garder des tentations totalitaires à l'égard de ces enfants... faute de repérer ce qui était en jeu.

Revenons-en un instant au schéma p. 215 de **Lacan** pour noter que du côté gauche se trouverait le sujet du signifiant, le sujet soumis au signifiant, mais du côté droit, un être voué au silence comme l'est l'autiste rivé à sa position d'objet a.

Et se boucher les oreilles, s'obturer les yeux... (83) sont des phénomènes qui peuvent s'entendre comme des tentatives d'humanisation de ce corps non soumis à la fonction phallique, qui n'a pas subi ce que Dolto appelle "*la castration symbolique orale, anale,...*" qui ont fonction humanisante. Alors, à défaut de pouvoir condenser la jouissance dans un organe, (le phallus) et l'abandonner, à défaut d'avoir pu la symboliser, à défaut de pouvoir répondre par des signifiants au manque de l'Autre et à sa demande, ne voit-on pas ces enfants tenter d'abandonner - réellement - un organe, faire fonction de ces organes à défaut de faire fonction phallique ? Car, si avec **Maud Mannoni** on peut observer que ces enfants et leur mère ont une "*histoire (qui) a pour support sur le plan fantasmatique un corps atteint de blessures identiques*", il me semble cependant que ces blessures n'"ont pris marque signifiante" qu'au sens d'un Sa holophrasé, non dialectisé.

Ces efforts de l'autiste me semblent justifier l'ancienne appellation de schizophrénie infantile.

Je vais maintenant m'appuyer d'une part sur le cas d'un enfant psychotique de 9 ans et d'autre part sur le roman "*Le ravisement de Lol V. Stein*" de M. **Duras** pour essayer de concrétiser dans la psychose ce défaut d'articulation de S1-S2 holophrasé. On n'aurait donc pas S1 ou (vel)S2, entraînant le refoulement de S2: les deux signifiants pouvant subsister côte à côte. Ainsi, on pourrait rendre compte que dans le fantasme, le psychotique est davantage rivé à une seule place tandis que le névrosé - selon l'alternance de la conjonction et de la disjonction du rythme du fantasme - est capable de les occuper toutes.

M. Duras : Le Ravisement de Lol. V. Stein

Ce roman témoigne à sa manière d'un indicible, d'une (84)jouissance non inscrite dans l'inconscient. Lors du ravisement, **Lol. V. Stein** contemple le couple que forment **A.M. Stretter** et **M. Richardson** et reste en fascination. Elle vit l'éviction de sa propre personne mais ne la vivra pas jusqu'au bout; faute d'un mot. Le mot manque pour qu'elle puisse être conjointe, selon l'expression de **Lacan**, au moment où **M. Richardson** dévoilerait la nudité d'**A.M. Stretter**.

Et de fait, Lol ne peut rien dire de cette éviction, elle ne peut que voir. Manque aussi l'affect, la jalousie, trace de ce qu'elle aurait pu s'identifier à l'un ou à l'autre. Lol n'a pas de souvenirs du ravissement, même quand elle retournera au casino où il s'est produit: elle n'a rien perdu de ce moment et n'en conserve aucune représentation: se souvenir, ce serait perdre une seconde fois. Moment actuel, toujours actuel de jouissance: elle y entre chaque jour. Sans doute s'agit-il d'une autre temporalité que celle des représentations inconscientes, toujours là et intemporelles, elles aussi, mais signant une perte. Ici c'est d'un temps réel dont il s'agit, un temps pur. Et d'une jouissance qui tourne autour de $S(A)$.

La question se pose de savoir si **Lol. V. Stein** est produite par cette scène: **M. Duras** nous disant qu'il n'y a jamais eu de première crise, que **Lol. V. Stein** et ce moment font un, que **Lol** est cette crise même. Quoi qu'il en soit de l'existence de cette scène comme traumatique, **Lol. V. Stein** nous paraît bien produite par un couple de signifiants: **Lol** et **Stein**.

Mais est-elle produite au sens de l'aliénation ?

Lola Valérie Stein: son nom en entier ne sera prononcé que quelques fois et encore, jamais par elle-même (quand elle rencontre **J. Hold**; **T. Karl** et à son mariage avec **J. Bedford**).

Elle-même se nomme **Lol. V. Stein**, en criant son nom après la prostration suite à la scène du ravissement. L'éviction de sa personne se retrouve dans la mutilation (85) de son nom.

On a bien deux pôles, deux signifiants: **Lol**, l'errante, l'ineffable où rien ne se marque et **Stein** la fascinée, la pétrifiée.

Il n'y a donc pas à proprement parler holophrase. **Lol** alterne avec **Stein**. Mais le V de **Valérie** qui les relie ne semble pas les articuler de façon identique au V du *vel* de l'aliénation: il ne semble pas que ce couple mette en jeu l'*aphanisis* du sujet.

Cette mutilation du nom ne signe pas à elle seule la folie de **Lol. V. Stein**. L'homme aux loups symbolise dans le rêve de la "*Wespe mutilée*" la menace de castration et l'arrachement dont il est l'objet dans le transfert avec **Freud**. Mais pour **Lol. V. Stein**, le changement de son nom n'apparaît pas dans une formation de l'inconscient (le rêve) comme symbolisation de la castration. Elle cherche à vivre sa propre éviction et il ne semble y avoir aucune trace d'identification. La jalousie, la douleur qui eurent été décisives pour qu'il y ait *aphanisis* du sujet sont absentes. Ce qui se passe entre **Lol** et **T. Karl** est proche d'une passion qui risque à tout moment de basculer en haine mortelle. Le montage de la scène de l'hôtel de Bois doit se dérouler dans la réalité avec **J. Hold** (qui est le pôle où les événements s'inscrivent en une histoire, une temporalité) présent.

Cependant ce fonctionnement d'un couple de signifiants est peut-être ce qui différencie de l'autisme et permet d'occuper différentes positions. C'est sans doute aussi ce qui ne se retrouve pas dans l'écholalie. Comment entendre cette recherche d'une éviction totale de soi, n'est-ce pas une tentative d'accomplir, de mener à terme la séparation, de provoquer sa propre perte et de faire tenir ensemble sujet et objet tout en occupant une position tierce ?

Il nous faut bien noter que cette éviction inachevée n'est pas assimilable comme telle au "se proposer comme perte" qui fait le fond de la séparation. Notons que cette tentative échoue; quand elle sera au lit avec **J. Hold**, une (86) fois **T. Karl** absente, elle ne sera plus à même de faire tenir son agencement à trois. Peut-on qualifier d'épisode délirant la voix qu'elle entend alors dans l'escalier ?

A-M. Stretter et **M. Richardson** forment l'image d'une complétude dans laquelle **Lol** se perd, une figure de la jouissance, image d'un rapport sexuel réussi par rapport auquel **T. Karl** et **J. Hold** imagent une jouissance moindre. Ils sont choisis parce qu'ils ne s'aiment pas. Mais certes, ils se

désirent et se soutiennent donc d'un manque. L'Autre, le corps de l'Autre pour **Lol** est donc bien manquant et elle s'en fait le complément: elle se fait regard.

M. Czermak, citant **Lacan** dans le S. XI, nous rappelle: "*Les manifestations du mimétisme permettent à un sujet de se loger dans une fonction dont l'exercice la saisit*". Et il ajoute: "*Et il n'y a rien de plus fou que de se prendre pour une fonction, d'être ravi par elle au point de l'être. Ce peut d'ailleurs tout aussi bien être son propre nom: son nom propre*". C'est sans doute le cas pour **Lol**.

V. Stein. Mais elle est aussi ravie par une fonction: le regard. Elle se fera regard, c'est ainsi qu'elle poursuit la jouissance du corps de l'Autre. On sait que le regard joue dans ce roman un rôle essentiel: regard fasciné devant la scène du ravissement ou encore quand **Lol**. **V. Stein** est dans le champ derrière l'hôtel de Bois, figée devant la fenêtre de la chambre où s'aiment **J. Hold** et **T. Karl** et où elle ne voit pas grand chose; mais c'est dans le regard de cet homme, homme qui aime regarder les femmes, que **Lol** voit la beauté parfaite - non phallique, non support du désir - de **T. Karl**, "*nue sous ses cheveux noirs*". Là est le regard, là est **Lol**. **V. Stein**, pur regard: car ce regard ne retient rien... elle dont le regard est si vague. C'est son style, qui exclut tout voyeurisme.

L'autre cas est celui d'un garçon psychotique qui s'arrête sur le seuil de la porte de mon bureau: (87) "*Je rentre, non je rentre pas, si je rentre...*" Cette hésitation se terminait invariablement par un "*force-moi à rentrer*" puis par un déchaînement de colère et d'auto-mutilation...

Cette situation qui était à entendre comme répétition de ce qui se passait dans sa famille, céda à l'interprétation quand je compris qu'il était tout entier, qu'il faisait fonction d'objet anal qui entre, sort ou ne sort pas...

Ce moment constitua une bascule dans son travail: il put dès lors parler de l'intrusion dont il se sentait l'objet. Lui-même, il était de tout son corps cet objet anal qui concentrait toute la jouissance de sa mère... (à défaut de ne pouvoir condenser cette jouissance dans un objet qu'il aurait pu abandonner ou retenir).

Ceci permet sans doute d'illustrer toute la différence qu'il y a entre occuper la place d'objet a pour un Autre ou de s'y identifier dans le fantasme, soit d'occuper cette place par l'intermédiaire d'un montage signifiant.

L'apparition, au cours de la cure, d'encoprésie nocturne puis de la constipation montrait une évolution au sens de la mise en fonction de l'objet anal.

Ce n'est pas tant que j'aie été en position de savoir, mais qu'il m'ait installé à cette place d'un Autre d'une intrusion inouïe, exigeant qu'il assure par le réel de son corps sa jouissance, qui a suscité le premier mouvement du transfert.

Moment de destruction comme si l'Autre était toujours menaçant d'être inclusif et intrusif dans la mesure où rien en semblait le protéger face à cette intrusion. L'Autre maternel, en tant que figure de la jouissance ne portant pas les hérauts paternels qui viendraient l'interdire. Nous trouvons ici une autre illustration de cette passion folle où une haine mortelle affleure sous la fascination.

Dans le transfert, cet enfant a tenté de créer un vide dans l'Autre, de façon non symbolisée, hors du champ des (88)représentations. Au début, par des tentatives d'aveugler en crevant les yeux, ensuite - alors que j'étais en retard pour sa séance - en noircissant une page d'un livre auquel je tenais tout particulièrement. Enfin, ces tentatives se sont progressivement déplacées sur une poupée... en même temps qu'il a réalisé que l'"arme" avec laquelle il aveuglait (dans le jeu de la plasticine) était un équivalent des fécès.

Dans "*Position de l'inconscient*" (Ecrits, p. 844), **Lacan** nous dit que la séparation constitue le ressort dernier et véritable du transfert. "*C'est là une opération dont le destin fondamental va à se*

retrouver dans la technique. Car c'est à la scansion du discours du patient en tant qu'y intervient l'analyste qu'on verra s'accoler cette pulsation du bord par où doit surgir l'être qui réside en deçà. L'attente de l'avènement de cet être dans son rapport avec ce que nous désignons comme le désir de l'analyste dans ce qu'il a d'inaperçu, au moins jusqu'à ce jour, de sa propre position, voilà le ressort vrai et dernier qui constitue le transfert".

Il me semble que la mise en place dans le transfert de quelque chose de l'ordre d'une séparation au regard d'un manque dans l'Autre est repérable dans certains cas favorables où ce manque en vient à être symbolisé.

Ainsi en va-t-il pour le cas "Dick" de **M. Klein**: ses verbalisations quelque peu brutales du mythe oedipien auront un effet immédiat au cours de trois séances essentielles: *"Il lâcha le train, courut se mettre entre la porte intérieure et la porte extérieure de la pièce, s'enferma en disant «noir» et ressortit aussitôt. Il répéta plusieurs fois ce manège".*

Comment ne pas y lire au-delà du "*fantasme kleinien*" que cet entre-deux-portes c'est le corps de la mère, qu'il s'y fait disparaître, y connaît un accès d'angoisse et s'y symbolise comme perdu, "**noir**".

Notes

(1) Celle qui fait que la réflexivité est impossible: un Sa ne se désigne pas lui-même.

(2) Ceci est concrétisé de façon tout à fait saisissante dans l'incapacité de l'autiste à organiser ses perceptions, à accéder aux notions catégorielles: incapacité à laisser tomber certains détails pour ne retenir que quelques traits caractéristiques permettant par exemple de reconnaître une autre perception comme analogue. On sait que cela nécessiterait de pouvoir négativer un trait, soit que celui-ci se détache de l'objet pour nommer autre chose: la catégorie. D'où cette "mémoire" très particulière de certains autistes, accrochés aux détails, tous équivalents. L'un venant à manquer et c'est "l'ensemble" qui s'effondre.